

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1938-1939. — N° 111

LES EAUX DE BARBOTAN

AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le lundi 10 juillet 1939

PAR

Eugène-Vincent-Charles-Maurice BEAURIN

Diplômé d'études supérieures médicales d'Éducation physique

Né à BARBEZIEUX (Charente), le 13 novembre 1912

Examinateurs de la Thèse	{	MM. CREYX, professeur	Président.
		MANDOUL, professeur	Juges.
		R. SIGALAS, professeur	
		DE GRAILLY, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS

6, Place Saint-Christoly

1939

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1938-1939. — N° 111

LES EAUX DE BARBOTAN

AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le lundi 10 juillet 1939

PAR

Eugène-Vincent-Charles-Maurice BEAURIN

Diplômé d'études supérieures médicales d'Éducation physique

Né à BARBEZIEUX (Charente), le 13 novembre 1912

Examineurs de la Thèse	{	MM. CREYX, - professeur	Président.
		MANDOUL, professeur	Juges.
		R. SIGALAS, professeur	
		DE GRAILLY, agrégé	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DELMAS

6, Place Saint-Christoly

1939

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

DOYEN : M. MAURIAC.

ASSESSEUR : M. LABAT.

DOYEN HONORAIRE : M. C. SIGALAS.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, BARTHE, DENIGÈS, BEILLE, CASSAËT,
CHAVANNAZ, C. SIGALAS, SABRAZÈS, BÉGOUIN, DUPOUY.

PROFESSEURS :

MM.	MM.
Clinique médicale MAURIAC.	Zoologie et parasitologie MANDOUL.
id. DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale AUBERTIN.
Clinique chirurgicale et gynécologique GUYOT.	Clinique ophtalmologique TEULIÈRES.
Clinique chirurgicale PAPIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie ROCHER.
Pathologie et thérapeutique générales CARLES.	Clinique méd. des maladies des enfants CRUCHET.
Clinique d'accouchements ANDÉRODIAS.	Chimie biologique et médicale MACHEBOËUF.
Anatomie pathol. et microscopie clinique DAMADE.	Physique médicale et pharmaceutique WANGERMEZ.
Anatomie VILLEMEN.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques BONNIN.
Anatomie générale et histologie G. DUBREUIL.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques PETGES.
Hygiène LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic. BÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie PORTMANN.
Chimie CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée LABAT.
Botanique et matière médicale GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie CREYX.
Pharmacie VITTE.	Clinique odonto-stomatologique DUBECQ.
Physiologie FABRE.	

MM. LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).



AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.	MM.
Anatomie DUFOUR.	Chirurgie générale LOUBAT.
Physiologie N.	id. MASSÉ.
Médecine générale PIÉCHAUD.	id. DARGET.
id. DELMAS-MARSALET.	id. N.
id. DE GAAILLY.	Obstétrique RIVIÈRE.
id. FONTAN.	Ophtalmologie BEAUVIEUX.
id. BROUSTET.	Oto-rhino-laryngologie DESPONS.
id. DERVILLÉE.	Dermatologie et syphiligraphie JOULIA.
id. N.	Physique médicale N.
Chirurgie générale CHARRIER.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie N.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.	MM.
Médecine opératoire JEANNENEY.	Ophtalmologie CABANNES (en congé).
Accouchements RIVIÈRE.	Physique médicale et pharmaceut. que AURIAC.
Pathologie médicale DELMAS-MARSALET.	Anatomie J. BEAUVIEUX.
Puériculture FAUGÈRE.	Chimie minérale CASTAGNOU.
Zoologie et parasitologie R. SIGALAS.	Botanique GIRARD.
Médecine légale DERVILLÉE.	Pharmacie galénique MESNARD.
Urologie DARGET.	Bactériologie MOUREAU.
Législation pharmaceutique POPLAWSKI.	Physiologie PETITEAU.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. N.

Le Secrétaire de la Faculté : ROUGERIE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PERE

A MA MERE

A MON FRERE

A TOUS LES MIENS

A LA MEMOIRE
DE MONSIEUR LE PASTEUR TH. DUPROIX

A MES AMIS

A MES CAMARADES ET COLLEGUES
DU LYCEE MICHEL-MONTAIGNE

A MES MAITRES DU COLLEGE,
DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR M. CREYX

*Professeur d'Hydrologie thérapeutique et Climatologie
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

Avant d'entrer dans le vif de notre sujet, nous avons tenu à exprimer ici notre vive reconnaissance à nos Maîtres. Avec une patience et un dévouement inlassables, ils nous ont fait comprendre et aimer cet art difficile qu'est la médecine. Une fois encore, nous venons solliciter toute leur indulgence.

Notre gratitude va à M. le Docteur Cazaux, qui a bien voulu nous consacrer une grande partie de son temps et nous fournir tant d'éléments d'histoire locale, à M. le Professeur Dartigue-Peyrou, docteur ès lettres, qui nous a prodigué aimablement ses conseils et nous a guidé avec compétence dans nos recherches historiques, ainsi qu'à M. le Professeur agrégé Barrière, qui a été pour nous un collaborateur très précieux.

Conscient de notre incompetence, nous espérons pourtant rendre intéressante cette modeste contribution à l'étude de l'histoire de Barbotan. Tout le mérite en reviendra à M. le Professeur Creyx, à la grande érudition et à l'esprit si délicat, qui nous a dirigé avec toute l'autorité nécessaire dans ce travail et nous fait l'honneur d'être aujourd'hui notre président de thèse.

LES EAUX DE BARBOTAN

AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

INTRODUCTION

Tout le monde parle de Barbotan depuis que prendre les eaux est à la mode. Tout le monde en parle, mais personne ne se soucie de situer cet endroit charmant. Petit village de Gascogne, il doit sa renommée aux nombreux malades qui, guidés par la science des médecins éminents, ont vu leurs maux soulagés et guéris grâce à ses eaux. Voilà qui serait suffisant pour nous faire apprécier ce petit coin calme et tranquille, blotti au fond d'une cuvette naturelle, entourée de collines boisées et couvertes d'une végétation luxuriante. Goûter la verte fraîcheur d'un soir à Barbotan, alors que les ombres de la nuit descendent lentement, que peut-il y avoir de meilleur pour les âmes aigries des malades ! Le climat y est excellent. Bien abrité des vents d'ouest, à une altitude de 137 mètres, largement ouvert au midi, Barbotan jouit d'une température uniforme.

Rien n'y révèle l'âpreté des maux endurés par tous ceux qui y vinrent. Riant et imposant à la fois, Barbotan est bien le type de ces lieux que la nature offre aux hommes pour qu'ils y trouvent un peu de soulagement à leur misère, et partant un peu de bonheur. Ces eaux merveilleuses nous sont décrites aux xvii^e et xviii^e siècles par Chesneau, Garrelon et Dufau. Au cours de notre travail, nous étudierons successivement leurs ouvrages. Nous n'en tenterons qu'un simple commentaire et nous essaierons de montrer l'évolution de la station. Mais, avant d'aborder notre sujet, il nous paraît indispensable de procéder à un bref rappel du passé.

La première allusion que nous trouvons sur les sources nous paraît être celle du géographe grec Strabon.

Bonnard écrit, en effet, dans sa *Gaule thermale* :

« On peut rattacher au groupe du Sud-Ouest les sources de Castera-Verduzan, autrefois Castera-Vivent, et de Barbotan, situées dans le département du Gers, sur le territoire des Auscii. Peut-être faudrait-il voir dans ces eaux celles dont parle Strabon, lorsque, après avoir parlé des thermes Onésiens et de leurs sources, il ajoute qu'il en existe aussi de telles chez les Auscii. Je ne fais que hasarder cette proposition, car certains commentateurs n'appliquent pas aux thermes et aux sources le dernier membre de phrase de Strabon, et le rapportent au sol de l'Aquitaine, dont il est question au commencement de la même phrase. » (1) (2).

Mais, s'il est difficile de préciser la pensée de Strabon, on ne peut nier l'existence de nombreux vestiges gallo-romains. Et Barbotan peut, avec les autres stations thermales françaises, montrer à ses visiteurs une image de son prestigieux passé. Dès 1641, Du Val, géographe de l'évêque d'Aire, déclarait :

« Juliac, dit-il, est le Vico-Julius où séjourna Grassus lorsqu'il fit la guerre à la province. Aussi voit-on près de Créon et de Cazaubon des campements qui semblent des Romains. Celui près de Cazaubon s'appelle Garière. » Cet emplacement, connu de nos jours, est à 1.500 mètres de Barbotan (3).

(1) Telle est l'interprétation de M. Tardieu (*Géographie de Strabon*, t. I, p. 314). Voici la traduction complète qu'il donne du texte du géographe grec : « Dans les plaines de l'intérieur, ainsi que dans la partie montagneuse, le sol de l'Aquitaine est de meilleure qualité; il est notamment fertile dans le voisinage du mont Pyréné, chez les Convènes, ou, comme nous dirions en grec, chez les Synclides, peuple dont la capitale se nomme Lugdunum et qui possède les thermes onésiens, sources magnifiques donnant une eau excellente à boire. Le territoire des Auscii est également d'une grande fertilité. »

(2) L. Bonnard, avec la collaboration médicale du Docteur Percepicol, *la Gaule thermale*, in-8°, Plon-Nourrit, Paris, 1908, IV^e partie : Etude particulière des sources et des stations gallo-romaines, chap. II : Région du Sud-Ouest des Pyrénées, p. 340.

(3) *Revue de Gascogne*, t. 7, p. 474.

En 1828, les bains furent restaurés par Clair Joseph, de Barbotan : « Ces divers travaux mirent à découvert bien des traces romaines : en outre, de poteries et de médailles, c'était leur maçonnerie propre au captage des sources, c'est-à-dire un mélange de briques et de petites pierres carrées avec un mortier donnant à la construction la dureté de la pierre. » (4).

Plus près de nous, le 28 novembre 1892, « M. Druillet, maire de Cazaubon, avisait M. le Préfet que les entrepreneurs de la ligne de Nérac à Mont-de-Marsan avaient trouvé, en construisant le pont de l'Uby, à 3 mètres environ de profondeur au-dessous du sol, un certain nombre de chapiteaux et de socles de colonnes en marbre..., qui consistent dans :

» 1° Six chapiteaux et quatre socles de colonnes appartenant à l'ordre corinthien, quatre chapiteaux... plus petits;

» 2° Des pièces de bois en complète décomposition; ces dernières étaient placées dans une position sensiblement horizontale, assemblées entre elles et semblant former un grillage. L'endroit où on a fait les découvertes est isolé et distant seulement de Barbotan de douze à quinze cents mètres » (5).

Les Romains connurent les sources sous le nom de Riu-Cau. Dans l'aveuglement de leur foi, les premiers chrétiens semblent avoir détruit en partie ces établissements, devenus des lieux de plaisirs. Les invasions Barbares achèvent l'œuvre de destruction. Avec la paix, la nature reprend ses droits. Les dieux antiques se sont évanouis, saint Pierre protège les sources; et, au Moyen Age, San-Pey-de-Riu-Cau attire pèlerins et malades. « Ce fief est acquis par Gaston de Barbotan, le 12 décembre 1343, de noble Guilhem de Podenas, seigneur de Lauraët. » (6). Ce gentilhomme, qui possédait des terres

(4) Abbé Escarnot, *Barbotan-les-Bains*, Précis d'histoire régionale et locale, Imprimerie de l'auteur, 1904, p. 190.

(5) *Revue de Gascogne*, année 1893, t. XXXIV, p. 269 : Soirée archéologique du Gers du 6 mars 1893.

(6) *Revue de Gascogne*, 1879, t. XX, p. 344.

dans le Gabardan, donna son nom à la paroisse. (Le nom de Barbotan n'apparaît dans les actes officiels qu'après 1500.) Cela nous paraît exceptionnel, et nous pourrions y voir un hommage à la famille des Barbotan.

Malheureusement les guerres de religion apparaissent. Si Antoine de Barbotan reste fidèle catholique, son voisin immédiat, Louis d'Amboise Aubijoux, seigneur de Cazaubon, passe à la Réforme.

Malgré les désordres, la renommée de Barbotan grandit. Et nous y voyons les médecins en recommander la cure.

Le 5 septembre 1551, le maréchal Blaise de Monluc est blessé devant Quiers. En voulant descendre d'une brèche il glisse, tombe, et se « desloue la hanche ». Deux mois de repos et les drogues laissèrent notre homme boiteux; « et depuis je n'ay cheminé droict, ains toujours j'y ay douleur peu ou prou ». Seize ans plus tard, il souffre toujours. Aussi, le 20 septembre 1567, il part faire une cure. « Je fis une entreprise avec le feu évesque de Condom, les sieurs de Saint-Orens et de Tilladet frères, pour aller aux baings à Barbottan, comme les médecins m'avaient ordonné pour une douleur de cuisse... Nous partîmes de Cassaigne le samedi pour aller coucher à la maison de Monsieur Paujas... La nuit que nous arrivâmes, je fis un songe. Le lendemain, qui fut le dimanche, l'on me voulust amener aux bains. Je n'y voulus oncques aller... Et quoy qu'on me sceust dire nous en revinsmes le lundy. » (7).

Ainsi, malgré la légende, Monluc ne semble pas avoir connu les bienfaits de la cure et le calme enchanteur de Barbotan. Nous le regrettons bien vivement pour lui et pour notre travail.

Les reines de Navarre, Marguerite et Jeanne d'Albret, possédaient plusieurs châteaux dans le pays.

« L'Armagnac, à bon droit, se flatte d'être le théâtre des

(7) P. Courteault, *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France*, Paris, 1925, t. III, p. 17.

prouesses du bon Henriot, petit-fils de la reine Marguerite; son château Briat, près de Mauvezin, était, de 1580 à 1589, le centre de ses fêtes de chasses et de courses joyeuses aux châteaux et aux villes d'alentour. » (8).

Deux lieues à peine séparaient le château des sources.

Montaigne, à 45 ans, est avant tout atteint de lithiase urinaire, de gravelle (9) :

Il doit se soigner, mais il déteste les médecins et les drogues : « C'est une mauvaise provision pour un pays que jurisconsultes et médecins... Je hais les remèdes plus que la maladie. » Cependant il écoute les uns et absorbe les autres. Les eaux minérales auront sa préférence chaque fois qu'il le pourra « médication simple, anodine » qui au moins n'est pas dangereuse si elle est vaine. Une cure n'est pas toujours chose désagréable : « J'ay choisi jusques à cette heure à m'arrêter et à me servir de celles (des eaux) où il y avait plus d'aménité de lieu, commodité de logis, de vivres et de compagnies... » (10).

Si les eaux de Barbotan ne le guérissent pas, il les apprécie vivement. A maintes reprises, au cours de son voyage, il les compare judicieusement avec les sources dont il usa.

En octobre 1580, il écrit sur les eaux de Badé : « La chaleur en est modérée comme de Barbotan ou Aigues-Caudes, et les bains à cette cause fort doux et pleasants. » (11).

Bataille (Bataglia sur le Frassine près de Padoue) est spécialisée pour les bains de boues. « Le principal usage en est la fange », écrit Montaigne. « Cette boue est noire comme celle de Barbotan, mais non si graneleuse et plus grasse, chaude d'une moyenne chaleur et qui n'a quasi point de santur. » (12). Notre voyageur ne s'y plaît pas, « tout y est grossier et maussade ».

(8) Escarnot, p. 170.

(9) Prof. Creyx, Montaigne malade, médecin, hydrologue, *Journal de médecine de Bordeaux*, 10 juill. 1933, p. 519.

(10) *Essais de Montaigne*, t. II, chap. 37.

(11) *Montaigne, Journal de voyage*, publié par Louis Lautrey, Hachette, Paris, 1906, p. 87.

(12) *Ibid.*, p. 175.

Au printemps suivant, il est aux « Bein della Villa », à Lucques, en Toscane, son séjour préféré où il demeura près de trois mois : « C'est une eau chaude fort modérément comme celle d'Aigue-Caude ou de Barbotan. » Un certain mercredi, il eut un malaise : « Je sentis une chaleur dans le corps et une sueur plus grande que de coutume, un peu de faiblesse... et je ne sais quel étourdissement au sortir du bain, comme il m'arrivait à tous les autres pour la chaleur des eaux. Plombières, Bagnères, Preissac. A celles de Barbotan et à ce bain jamais, sinon ce mercredi. » (13).

Malheureusement, fort peu de choses nous sont parvenues sur le plus grand nombre des visiteurs illustres. Nous ne pouvons que citer les maîtres du pays, les comtes de Foix et d'Armagnac, le cardinal de Richelieu, gouverneur de Guyenne, le maréchal de Bassompierre. Parfois une lettre nous montre un malade heureux et soulagé. Vertunien écrivait en 1604, à Joseph Scaliger : « Monsieur, depuis que je ne vous ay écrit, j'ay faict le voyage de Borbotan (*sic*), tant pour ma santé et pour fortifier mes jointures fort débilitées de la goutte que j'avais eue deux fois l'année présente, que pour y conduire Madame de Sainte Croix et le fils de Monsieur Du Bellay. » (14).

Les belles-lettres y furent représentées. Et la cure sert de prétexte pour écarter les indiscrets. Jean Chapelain, de l'Académie Française, écrit de Paris, le 25 octobre 1636 à M. de Balzac : « Je vous tiens tousjours pour chacun aux bains de Barbotan et d'Encausse afin que ceux qui ont raison de vouloir que vous leur respondiés ne soient point scandalisés de votre silence. » (15).

Il y avait toujours parmi les baigneurs plusieurs membres du clergé : « Pendant l'été de 1630, l'archiprêtre Antoine

(13) Montaigne, *Journal de voyage*, p. 319, 333.

(14) *Epistres françoises des personnalités illustres et doctes*, à M. Joseph Juste de la Scalà, Hardenwyck, 1624, p. 350.

(15) *Lettres de Jean Chapelain, de l'Académie française*, publiées par Ph. Tamizey de Larroque, t. I, p. 123. Imp. nationale, 1880.

de Barbotan, présida aux funérailles de Maître Jean Laferrière, Prieur de Valentine et prévost des chanoines de Lombez, qui s'était rendu aux eaux accompagné de deux valets et qui fut inhumé dans l'Eglise de Barbotan. » (16).

Les malades venaient parfois de très loin comme en témoigne ce jugement rendu à Lyon le 2 août 1649 : « ... Un nommé Jean Pelors, marchand de la ville de Lyon, ayant contracté mariage, avec Magdelaine Berard, peu après était tombé en paralysie, et s'était fait porter aux bains de Barbotan, où il avait demeuré environ un an, ... » (17).

Et voici, pour terminer, une historiette « contée par un chroniqueur un peu suspect, l'abbé Faydit (Menagiana, éd. Arnheim, 1754, t. II, p. 60) :

« Une abbesse, ennuyée d'être renfermée dans son abbaye, eut envie d'aller se promener dehors. Pour ce sujet, elle souhaitait d'avoir de son médecin une ordonnance pour aller aux eaux de Barbotan. Il lui en envoya une, dans laquelle, en bon médecin, il l'assurait que les eaux de Forges lui étaient nécessaires. L'abbesse la lui renvoya par une personne exprès qui, en la lui rendant, lui dit : « Monsieur » c'est folie, Madame ne guérira jamais à Forges, il n'y a pas » trente lieues de l'abbaye. » A la fin le médecin comprit et lui donna une ordonnance pour aller à Bourbon. » (18).

(16) *Revue de Gascogne*, année 1879, t. XX, p. 339.

(17) *Traité des successions*, par feu Denis Le Brun, avocat au Parlement, Paris, 1773, p. 51.

(18) *Revue de Gascogne*, année 1883, t. XXVI, p. 197.

CHAPITRE PREMIER

NICOLAS CHESNEAU

Le plus ancien ouvrage de médecine que nous possédions sur les sources est de Nicolas Chesneau : « Médecin français né à Marseille en 1601, mort vers la fin du siècle, Docteur de la Faculté de médecine de Toulouse, il portait le nom latin de Quercetanus. » (1).

Sa renommée fut grande. Nous la croyons pleinement justifiée. Ses écrits reflètent une conscience scrupuleuse et un esprit observateur. Aussi regrettons-nous la sécheresse des biographes. Voici un trait, publié un siècle environ après sa mort, qui nous découvre un aspect de sa vie (2) :

« Comme il avait destiné son fils à l'étude de sa profession, il amassa d'utiles observations pour lui servir un jour de modèle et de guide; mais ce fils, plus occupé de Dieu que du monde, abandonna celui-ci pour se donner tout entier à Celui-là. Chesneau, se voyant ainsi trompé dans son attente, prit la résolution de ne plus travailler à son livre d'observations... Il changea cependant de sentiment dès que la réflexion eut ramené le calme dans son esprit. Soumis par principe de religion à la volonté de Celui qui tient le cœur des hommes entre ses mains et qui en dispose comme il lui plaît, il sentit que ce n'était point uniquement à ce fils

(1) *Nouvelle Biographie générale*, t. X.

(2) Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*, 1778.

bien-aimé qu'il devait des instructions; mais que l'humanité exigeait de lui qu'il fût encore utile au public, en y répandant le précieux recueil d'observations qu'il avait amassées. Il continua donc l'ouvrage qu'il avait commencé, et le mit en état de voir le jour. » C'est le dernier livre publié par Chesneau.

Les avis diffèrent sur la valeur de ses œuvres.

Un ancien inspecteur des eaux minérales, M. J.-B.-F. Carrère, n'hésite pas à écrire ce jugement sévère dans son *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales* : « ... Cet ouvrage ne peut servir qu'à grossir un catalogue; mais il ne contribuera jamais à étendre la connaissance et l'usage des eaux, qui en fut l'objet » (3).

Nous ignorons les motifs qui inspirent cette condamnation. Aussi ne saurions-nous la partager. La même année 1785, un médecin de Barbotan, Dufau, écrivait sur son illustre prédécesseur : « J'aime à me prévaloir de l'autorité de cet estimable auteur, ... » (4); « je n'ai pu voir sans plaisir la conformité qui règne dans le résultat général de nos observations et de nos recherches respectives » (5).

Le *Discours et abrégé des vertus et propriétés des eaux de Barbotan en la Comté d'Armagnac* parut à « Bourdeaus, par Pierre de la Court, Imprimeur et Marchand libraire », en 1629.

Nous avons eu le grand privilège de posséder ce volume.

(3) *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général et sur celles de la France en particulier*, publié, d'après le vœu de la Société royale de médecine, par M. J.-B.-F. Carrère, conseiller médecin ordinaire du Roi, professeur royal émérite en médecine, censeur royal, ancien inspecteur général des eaux minérales dans la Province du Roussillon et du comté de Foix, ci-devant directeur du cabinet d'Histoire naturelle de l'Université de Perpignan, de la Société royale de médecine de Cette et de Montpellier, et de l'Académie royale des sciences de Toulouse et de l'Académie impériale des ouvrages de la nature. Rimont, Paris, 1785.

(4) Dufau, *Recherches théoriques et pratiques sur les eaux minérales de Barbotan*, p. 241.

(5) Dufau, p. 242.

Chesneau l'écrivit à 27 ans à peine. Il s'en excuse ainsi dans la dédicace :

« A Monseigneur Gilles de Boutault,

» MONSEIGNEUR,

» Si la confiance que j'ay en votre douceur, n'eust eu plus de force en moy que la crainte (laquelle bien souvent détourne la volonté des hommes) le désir de vous offrir quelque chose, fust demeuré sans effect, m'estimant encore foible et incapable, de pouvoir produire une œuvre qui soit digne de vous.

Celle cy, quoy que rude et malpolie, n'estant aussi que l'essay d'un jeune et nouveau nourrisson de la famille Poénique : toutefois avec condition, qu'elle ne sera comme un précurseur de quelqu'autre, en laquelle je pourray mieux faire paroistre ce désir et l'affection de Monseigneur. » (6).

Dans les diverses éditions qui suivirent, il ne semble pas l'avoir modifié.

Traduit en latin, il fut imprimé à la suite des œuvres de Chesneau :

« Observationum medicinalium libri quinque, quibus accedit ordo remediorum alphabeticus ad omnes fere morbos conscriptus, sicut, Et epitome de natura et viribus Luti et Aquarum Barbotanensum in comtater auscitanensi. » (7).

Paris, Lénard, 1672, in-8°;

Paris, d'Houry, 1683, in-8°.

Lugd Batar :

Leyde Haak, 1719, in-4°;

Leyde Haak, 1743, in-4°.

Il publia aussi une *Pharmacie théorique*, à Paris, en 1660, in-8°, rééditée en 1682, in-4°.

(6) Chesneau, préface.

(7) Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*.

Parmi ses ouvrages, le *Discours et abrégé des vertus et propriétés des eaux de Barbotan* retiendra seul notre attention.

La première partie du livre présente un intérêt secondaire pour notre sujet. Elle traite de considérations générales sur l'« Excellence des éléments ». Ces développements plus philosophiques que scientifiques étaient alors de bon aloi. Chesneau nous montre la grande place tenue par l'eau dans la nature.

Spiritus Domini ferebatur super aquas (Genèse, chap. 4) ⁽⁸⁾. Il distingue les eaux vives et les eaux dormantes. Ces dernières sont sujettes à caution.

Il en sépare l'eau des lacs et des étangs, « dont la bonté est si connue ». Les analyses bactériologiques modernes nous permettent de confirmer le bien-fondé de cette constatation.

Dans le chapitre « Des choses merveilleuses de l'eau », nous retrouvons les récits antiques sur les effets miraculeux de l'eau. Les effets du bain terminent cet exposé.

L'évacuation des excréments est une condition nécessaire à la vie. Elle se fait de trois façons : par l'intestin, la bourse du fiel et la rate, enfin les reins. Cette dernière se produit aussi « par les pores du cuir, tantôt par sueurs, tantôt par insensible transpiration » ⁽⁹⁾.

Mais déjà la constipation faisait des victimes : « L'art a inventé des remèdes pour suppléer à ce défaut, soit par seignées ou par purgations, ou par exercices, ou par bains et autres évacuations, lesquelles je passe sous silence, m'arrêtant seulement aux bains qui se font par le moyen de l'eau chaude : car la froide n'évacue point. » ⁽¹⁰⁾. Ce bain chaud élimine non seulement les excréments sous la peau, « mais encore ceux qui sont au plus profond ».

(8) Chesneau, p. 15.

(9) Chesneau, p. 30

(10) Chesneau, p. 30.

« Les bains naturels — entendez bains d'eaux thermales — sont préférables. » A la chaleur s'ajoute les qualités de minéraux, « de la vertu desquels nous parlerons maintenant ».

Avant d'étudier la composition des eaux minérales, Chesneau ne nous cache pas les difficultés. Il admet, avec Oribase, qu' « il est fort difficile d'en avoir une parfaite connaissance » (11). « Tellement qu'il faut avoir recours à l'expérience de quelques sens extérieurs. » Mais le critère essentiel sera la clinique. Elle l'emporte sur tous. Elle seule nous donne la certitude.

Les eaux nitreuses purgent et conviennent à toutes « maladies pituiteuses comme œdèmes, scyrrhes et douleurs de jointures ». Le nitre désignait le plus souvent le nitrate de potassium. De l'avis même de Chesneau, l'eau des sources n'en contient pas, mais, vu qu'elles purgent « par bas ou par urines », on les appellera nitreuses : « quadam enim nitrositate purgant aquae » (12).

Les analyses modernes n'y révèlent, en effet, que des traces de nitrate.

Les eaux qui contiennent du sel résolvent l'hydropisie récente, apaisent les douleurs, guérissent les gratelles et font maigrir.

Les alumineuses sont astringentes et profitent à ceux qui ont des varices, hémorroïdes, estomacs dévoyés ou suent extraordinairement, aux femmes sujettes à avorter.

Les bitumineuses ramollissent, si on y demeure longtemps, matrice, côlon, appesantissent la tête et gâtent les sens.

Le soufre apaise la douleur des « jointures et autres parties, surtout si la cause en est froide ». Le vitriol en très petite quantité « désopile », fait uriner, sert merveilleusement contre « la chaleur du foye ».

Le cuivre est bon aux ulcères de la bouche, amygdales, dilatation des yeux et ulcères malins.

(11) Chesneau, p. 32.

(12) Chesneau, p. 38.

Les eaux qui passent par une mine de fer profitent aux rateleux, aux fleurs blanches, à ceux qui perdent leur semence.

Celles qui découlent par une mine de plomb sont très propres contre les « ulcères malins, cancers, fistules et lèpre ». Malheureusement, nous connaissons aujourd'hui l'effet désastreux d'une cure sur un cancer.

Enfin, l'argent et l'or ne manquent pas à la liste déjà longue.

Les eaux qui contiennent de l'argent sont réfrigérentes et bien moins « cordiales » que celles venant des mines d'or, profitant au miserere, fistule et goutte.

Mais l'analyse chimique n'explique pas tous les phénomènes. Chaque source garde « quelques vertus et qualité particulière » (13).

Considérons maintenant les vertus et les propriétés de nos eaux de Barbotan (14).

Le soufre y domine, « l'odeur, témoin irréprochable, le monstre », encore faut-il que le temps soit « couvert et froidureux et l'instrument de l'odorat libre » : on sentira « l'odeur du soufre jetté au feu ». La remarque est inattendue. En brûlant du soufre, on obtient de l'anhydride sulfureux (SO_2), d'une odeur suffocante, et non de l'hydrogène sulfuré (SH_2), provenant des sulfures de sodium. Le bitume ne se révèle qu'à la cuve du milieu par une faible odeur bitumineuse et la couleur noire intérieure. « Quoy qu'en beaucoup plus petite quantité », il « ayde au soufre à eschauffer les eaux » (15).

Le bitume, en effet, est une substance liquide et jaunâtre ou solide et noire qui se trouve dans la terre. Son rôle dans la température des eaux thermales nous est suspect. D'ailleurs, ajoute Chesneau, « les opinions sont si diverses

(13) Chesneau, p. 33.

(14) Chesneau, p. 33.

(15) Chesneau, p. 36.

qu'il est quasi impossible d'en faire un jugement assuré » (16). « Vents enclos dans les lieux souterrains », « collisions des eaux et des rochers », « rayons du soleil », « feux allumés sous terre », ce qui, dit-il, est impossible, car le feu aime la liberté et s'il se trouve enfermé, « il en sort avec des effets espouvantables, tels que nous voyons aux Artilleries et aux Tonnerres » (17).

Le soufre reste la seule explication raisonnable. Pour Chesneau, la preuve en est faite par la chaleur dégagée dans les mines de ce métalloïde.

Celui que nous connaissons ne dégage plus de chaleur, car il est refroidi. Avec Aristote, Sénèque, Pline, il déclare : « Je voudrais bien qu'on me dict de quelle matière, voir si ce n'est pas par le moyen du soufre ou de quelque autre approchant à sa nature, comme est le Bitume. » (18).

Quant au vitriol sel, nitre, alun, il n'y a pas de preuves sérieuses. Et sagement il termine : « Ces eaux minérales ont tellement de vertus des fossiles pesle-meslées ensemble, qu'il est impossible d'en faire un jugement assuré, si par quelque portion de leurs substances ou par quelque qualité prédominante il ne se donne à cognaistre » (19).

Cette analyse chimique nous étonne, par sa justesse et sa précision, si nous considérons les moyens mis à la disposition de Chesneau. L'auteur s'est entouré de toutes les garanties. Il a, de plus, répété pour son compte et à plusieurs reprises les petites expériences. Les erreurs commises sont imputables à son temps. L'incertitude qu'il n'hésite pas à nous témoigner en maints endroits montre une intelligence avide d'œuvres parfaites. Cette attitude de ne jamais être satisfait, de mettre en doute les résultats obtenus, fut et sera toujours la base du progrès. Elle marque les génies, et plus particulièrement ceux qui ont préparé par leurs travaux les grandes découvertes des temps modernes.

(16) Chesneau, p. 36.

(17) Chesneau, p. 23.

(18) Chesneau, p. 24.

(19) Chesneau, p. 41.

L'effet thérapeutique des eaux est pour Chesneau quelque chose de merveilleux, preuve de l'infinie bonté du Créateur. Pour lui, elles possèdent les qualités du soleil, « plantes et mille autre choses » utilisées pour la santé, « s'estant comme approprié la vertu des métaux et fossiles » (20).

Elles agissent, soit par leurs vertus propres, soit à cause du borbier.

La chaleur est ni trop faible ni trop forte. Nous savons, en effet, que l'eau est aux environs de 36 degrés.

Ainsi elle ouvre « tout doucement les passages et liquefiant les humeurs les évacuent insensiblement (21), d'où vient qu'elles sont très propres pour une infinité de maladies, comme gouttes et autres douleurs des jointures de quoy que ce soit; mais principalement causées de matière froide. » « Elles font grand effet aux jointures endurcies par la longueur des ans ou de quelques accidents » (22). Le Père Aubery, soulagé par les eaux malgré son âge, écrit :

« Qu'il me soit permis, puisque mes membres raidis par une froide humeur, brisés par les fatigues d'un travail obstiné, ont retrouvé leur souplesse sitôt que je me suis plongé dans leur boue gluante; qu'il me soit permis, avec les dons de l'esprit, seule richesse du pauvre poète, de vous payer ma dette. » (23).

Elles peuvent aussi profiter aux femmes qui n'ont pas d'enfants : « ces bains consomment les humidités superflues qui empêchent la conception ».

Ceux qui ont des pierres aux reins, les graveleux, s'en trouveront bien. Toutefois, s'ils sont ulcérés, l'usage du borbier leur est nuisible : « Les choses s'aigrissent et s'empirent, comme on a vu, par exemple, à un gentil-homme qui ne demeurerait pas loin de Barbotan. » (24).

(20) Chesneau, p. 42.

(21) Chesneau, p. 43.

(22) Chesneau, p. 44.

(23) Poème du Père Aubery, traduit par l'abbé Léonce Couturé, *Rev. de Gascogne*, année 1900, t. XLI, p. 401.

(24) Chesneau, p. 43.

« Les fiévreux de fièvre intermittente, pourvu que ce soit en la déclinaison, n'y trouveront pas un petit soulagement, et ce de l'autorité de Galien. » ⁽²⁵⁾.

» Les mélancholiques, les travaillés de spasmes, tremblement des nerfs. L'hydropisie, coliques, mémoire perdue, qui proviennent toujours d'une cause froide. » De même, « les tumeurs aqueuses, flatteuses et œdémateuses », spécialité de la station moderne.

Ces bains de boues si merveilleux par leur effets peuvent devenir « grandement dangereux ». Chesneau nous donne des conseils fort judicieux. Aujourd'hui encore nous ne saurions trop les recommander.

Il faut interdire les bains à ceux qui sont « cacochymes et pléthoriques », à ceux qui ont « quelque grande maladie ou qui ont quelque partie noble foible et débile » ⁽²⁶⁾.

« *Le temps de la maladie* » ⁽²⁷⁾ n'est pas indifférent. Enfin, il n'est pas prudent d'en user même pour son plaisir sans avoir consulté un médecin.

La purgation, l'usage des eaux en boisson, le repos, précéderont toujours le bain, et ceci de un à trois jours selon l'état du malade. Nous connaissons toute l'importance attachée encore aujourd'hui par les médecins à la préparation des cures. La purgation n'est plus obligatoire, mais le repos sera facilement recommandé de deux à quatre jours. Si la durée a fort peu d'importance pour un bain partiel, elle devient capitale lorsque le corps est entièrement immergé. Chesneau déclare, avec Oribase, « y demeurer la première fois demie heure, la seconde une heure, procédant peu à peu jusques à deux, puis se retirer de la façon qu'on a commencé... Mais quoy ! on n'observe pas toutes ces choses.. » ⁽²⁸⁾.

(25) Chesneau, p. 45.

(26) Chesneau, p. 47.

(27) Chesneau, p. 47.

(28) Chesneau, p. 50.

Pour avoir les membres souples, un danseur y restait toute la matinée.

Un bain trop long se manifeste par des signes précurseurs de syncope, ou simplement par un estomac lâche et faible.

Après s'être lavé dans une cuve, le malade gardera la chambre afin d'éviter tout refroidissement qui serait particulièrement grave. L'été, le médecin pourra permettre un autre bain l'après-midi pour les personnes robustes.

Pendant la cure, le régime alimentaire sera de rigueur. Si aujourd'hui encore nous sommes en parfait accord avec Chesneau sur cet excellent principe, nous nous étonnons qu'il interdise les fruits, les fromages frais, la chair. Avec lui nous interdirons le gibier et les bêtes qui vivent dans les marécages parce que, dit-il, elles sont « mélancholiques ». La nourriture sera prise en quantité modérée, « il ne faut point se saouler ».

Doit-on manger avant le bain ? Galien le recommande pour engraisser les jeunes gens maigres ! Mais Chesneau s'y oppose. La viande à demi digérée dans l'estomac, distribuée trop tôt dans l'économie par la chaleur de l'eau, provoquerait des désordres.

Le sommeil sera excellent après le bain, toutefois il conviendra de l'éviter après le repas.

Le bain de boue est resté la partie principale du traitement. Chesneau laisse le malade libre de boire secondairement les eaux des sources en observant les mêmes règles d'hygiène. La quantité à boire est particulière à chaque malade.

Les deux sources diurétique et purgative ont pour Chesneau la même valeur. La petite cuve a sa préférence, car elle est mieux entretenue.

Si le vomissement arrive, il ne faut pas l'empêcher : « M'a-on assuré qu'un homme, après avoir beu de ces eaux, vomit trois choses qui ressembloient à des souris. » (29).

(29) Chesneau.

Le matin est le meilleur moment pour boire, et, entre chaque prise, le malade fera un peu de marche.

Le moment de l'année le plus favorable pour une cure est le printemps, saison où l'organisme se débarrasse des déchets accumulés pendant l'hiver. La nécessité peut amener le malade à prendre les eaux pendant l'été ou l'automne sans grand inconvénient.

Pendant la saison chaude, l'ardeur du soleil nuit aux bons effets de la cure, et le baigneur peut craindre des accidents. Le Bourbier, en effet, se trouvait en plein air.

Chesneau ne parle pas de l'état des bains.

Parfois une allusion discrète nous apprend un détail : « il faut en sortir (du Bourbier) pour s'aller laver dans les cuves, mais non pas comme ceux qui y sont tout « nuds » ; car, outre que cela est indécent, il n'est guère aussi profitable, à raison du vent ». Ou encore « les advertissant seulement qu'ils se gardent du soleil » (30).

Une dizaine d'années après le *Discours* de Chesneau, l'abbé Aubery vint à Barbotan, et sa reconnaissance, aidée de sa verve poétique et sénile, nous dit l'abbé Couture (31), nous valut un poème latin.

Ce poème n'a qu'un intérêt relatif, sinon par la description des lieux :

« Salut, lacs de Barbotan, marais fangeux, horribles aux yeux des visiteurs, noyés de toute parts dans une poix liquide, mais dont le flot limoneux chasse toutes les maladies des malheureux mortels ! » (32).

La beauté du paysage console le baigneur de la vision du bourbier :

« De toutes parts s'étend une forêt pleine d'arbustes qui gardent toujours, malgré les froids de l'hiver, l'honneur de

(30) Chesneau, p. 51.

(31) *Revue de Gascogne*, t. XLI, p. 404.

(32) *Barbotan en Armagnac*, à Hugues Devaux, archidiacre de Sos, chanoine d'Auch, par le R.-P. Aubery. Traduction Léonce Couture, *Revue de Gascogne*, année 1885, t. 41, p. 407.

leur verdure... Dans la vallée charmante qui sépare les deux collines, se déploie une longue promenade, opposée au château, étendant les fraîches ombres des ormeaux, sous lesquels les malades abrègent par la causerie la longueur des heures, et, au sortir du bain, goûtent les douceurs du repos. » (33).

Mais l'ennui devait parfois présider aux cures.

Faugère Dubourg, dans sa *Guirlande des Marguerites*, en 1876, n'avait pas sans doute les mêmes raisons que le P. Aubery. Il traduit sa pensée sous une forme mordante et peut-être forcée. La lecture de ce sonnet ne manque pas cependant d'un certain agrément.

Barbotan ne rit pas au pied d'une montagne.
Ce trou sombre, au milieu de l'Armagnac si noir,
Fume au soleil levant et de son entonnoir
Le soufre en s'exhalant empeste la campagne.

On prend des bains de boue. Aucun souci ne gagne
Le podagre béat, qui n'ayant rien à voir,
Se gave chez Corbin du matin jusqu'au soir
Et s'endort en rêvant d'un pays de Cocagne.

Moi, j'écoute pousser l'herbe. Faute de mieux,
Je fais se becqueter des rimes, deux par deux,
En attendant passif cette heure salutaire

Où j'aurai, dans la fange immergé sans merci,
Retrouvé, comme Antée, en étreignant la terre,
Assez de force au moins pour m'en aller d'ici (34).

En 1640, une saison à Barbotan ne devait pas manquer de pittoresque. Nous ignorons si les conseils de Chesneau étaient déjà suivis, mais les mœurs semblent plus décentes. Écoutons le P. Aubery :

« Vous voyez, disposés sans aucun ordre, le long d'une

(33) *Revue de Gascogne*, t. 41, p. 414.

(34) *La Guirlande des Marguerites*, dédiée à la ville de Nérac, 1876.

centaine de tertres tapissés d'herbe, des poutres les unes en travers des autres, offrant des sièges à ceux qui doivent de leurs pieds presser les épaules des baigneurs; car, dès que vous avez plongé dans le lac vos membres nus, et que votre corps y enfonce jusqu'au cou, le limon, impatient par la force résistante de l'eau, vous repousse en haut et ne vous permet pas de rester au fond... Mais ici un jeune valet, pressant vos épaules, geignant et tout couvert de sueur, s'oppose à l'effort de l'eau, et refoule constamment de ses pieds le corps qui remonte, tant qu'enfin devenu immobile il reçoit de toute part l'action du limon tiède; alors les nerfs qu'une glace intérieure avait rendus rigides, retrouvent leur souplesse. Après quoi deux vigoureux porteurs vous posent sur une litière, enveloppé d'un drap blanc, et tout souillé de boue vous vous plongez dans une baignoire aux eaux tièdes. » (35).

Aviez-vous quelques douleurs de tête « invétérées » ? Il suffit de « mettre la teste sous un tuyeau d'une des fontaines, et laisser tomber l'eau sur le lieu de la douleur de deux pieds au moins de haut, et ce l'espace d'une demie heure ou environ, continuant cinq ou six jours le matin et le soir avant le repas » (36).

Les modernes ont appelé l'usage des eaux de cette façon « douche ». Quoique fort simple, cet usage devait se révéler assez énergique, trop peut-être !

Voici, pour chauffer l'eau, un procédé oublié : « Un jeune valet frappe l'eau d'une fêrle de peur qu'elle ne refroidisse la chaleur du limon. » (37).

Un dernier conseil :

« Ne vous laissez pas effrayer par ces nombreux essaims de grenouilles que vous voyez de toutes parts errer dans les ruisseaux tièdes; elles sont inoffensives pour les membres quoique horribles au regard. » (37).

(35) Aubery, *Revue de Gascogne*, t. 41, année 1900, p. 419 à 422.

(36) Chesneau, p. 46.

(37) Aubery, *Revue de Gascogne*, année 1900, p. 421.

CHAPITRE II

ISAAC GARRELON

De Chesneau à Garrelon, le pays allait traverser des heures tragiques. Il connut successivement la dévastation, la ruine, la famine, l'oubli. Nous sommes en 1640. La foule élégante se presse aux sources. Les seigneurs de Barbotan reçoivent les visiteurs de marque : « J'ai vu Laballe, brillant par sa taille et par ses armes, né du sang illustre des Barbotan, mêlé au cercle des nobles. » (1).

En 1648, vingt ans à peine se sont écoulés depuis le livre de Chesneau. Un meurtre vient compromettre le succès :

« Aux bains de Barbotan se trouvait un escolier de 21 ans, gentilhomme d'une famille fort honorable de Bretagne, Julien de Lorgeril, fils du procureur du Roi du Parlement de Rennes. Il est tué par Jean-Hector de Barbotan, seigneur de La Balle. » (2). Rivalité d'amour ? La légende l'affirme, mais on ne sait au juste.

Le 23 mais 1649, « le Parlement de Toulouse condamne à mort le meurtrier, qui avait déjà pris la fuite, ordonne en outre de démolir le château de Laballe, de couper à ras de terre tous les bois de hautes futaies, et confisque une partie des biens de Barbotan, c'est-à-dire la moitié du Bourbier et des bains, adjugés au Seigneur de Cazaubon Thomas de Maniban » (3).

Les guerres de religion reprennent (1652-1653). Le pays est

(1) P. Aubery, *Revue de Gascogne*, t. 41, p. 414.

(2) Abbé Escarnot, p. 178.

(3) Abbé Escarnot, p. 179.

dévasté. La peste sévit à Eauze, Gondrin, Estang⁽⁴⁾. En 1670, l'hiver est si rigoureux que les vignes périssent. Les récoltes sont mauvaises. Le millet et le froment se vendent fort cher. La misère s'installe en Armagnac.

Le château de Barbotan n'est plus qu'une ruine. Il sert de pied-à-terre quelques jours par an.

Devons-nous ajouter que « Bannière » voit sa réputation croître rapidement et devient le pôle d'attraction de la haute société de cette moitié du xvii^e siècle ?

C'est vers la station pyrénéenne que se dirige, en 1673, le bâtard du Roy. Le duc du Maine est accompagné de sa fidèle gouvernante, Mme de Maintenon. Louis XIV lui-même n'avait-il pas choisi Bagnères pour soigner sa fistule ?⁽⁵⁾.

En un mot, tous les événements concourent à jeter dans l'oubli, Barbotan et ses cures merveilleuses. L'éclipse dura un siècle, pendant lequel de rares malades vinrent encore aux bains, alors en triste état :

« Si l'on en doit croire une Dame que j'ai trouvée cette année à Barbotan, qui m'a dit y être venue il y a trente-deux ans (1720), il n'était question alors dans ce lieu que de bains, et pour tout bain il était trois seules loges, dans lesquelles les malades se baignaient à l'alternative : pour tout asile, on n'y voyait que les trois petites huttes qui existent encore au nord des bains, à deux cents pas de ceux-ci... »⁽⁶⁾.

C'est tout ce que nous trouvons sur cette période dans les *Essais physio-pathologiques sur la nature, les propriétés et les effets tant des bains, des boues, de Barbotan, que des eaux des bains et des douges* (sic) *de Barège. Et sur la distinction des circonstances de maladies auxquelles ces secours conviennent en certains cas et ne conviennent pas en d'autres*, par M. I. Garrellon; maître ès arts et en chirurgie (de

(4) Escarnot, p. 208.

(5) D'après : *Cures de quelques visiteurs de marque à Bagnères-de-Bigorre au xvii^e siècle*, Naboulet, p. 12, thèse Bordeaux, 1934.

(6) Garrellon, p. 8.

l'Académie royale de chirurgie de Paris), Toulouse, Sébastien Henault, 1757, in-12 de 62 pages (7).

Voici, au sujet de cet auteur, une note de M. L. Couture :

« Ce que j'ai mis entre crochets a été couvert, dans mon exemplaire, d'un ruban de papier, fort bien collé : sans doute l'auteur n'appartenait pas à l'Académie parisienne de chirurgie...; son nom de Garrellon a été généralement inconnu, ce qui me porte à croire que le feuillet du titre aura été changé dans plusieurs exemplaires. ».

Ce nom « manque à toutes les bibliographies, y compris Querard » (8).

Notre exemplaire, en effet, possède un titre légèrement modifié, et bien qu'il porte la date de 1755 antérieure de deux ans, le nom de l'auteur est tronqué. Nous relevons : « Par Monsieur Isaac G****, Maître-ès Arts, et en chirurgie », 1755, sans autre indication, même celle de l'imprimeur.

En 1785, Dufau ne cite que le prénom : « ...un chirurgien désigné sous le nom d'Isaac Maître-ès Arts ».

Nous n'avons pu connaître la raison de cette mutilation. D'ailleurs, dans l'œuvre de Garrelon, nous relevons fort peu de choses présentant un réel intérêt pour notre travail.

La partie sur l'analyse des eaux de Barbotan est un résumé du livre de Chesneau. Il se garde bien de nous en avertir. Il était courant, à l'époque, de s'inspirer largement de certains ouvrages sans les citer. Garrelon reconnaît toutefois la valeur de son prédécesseur. Au sujet du rhumatisme, il écrit :

« Ce n'est guère que dans ce dernier siècle que quelques médecins français d'un ordre distingué, comme Rivière, Chesneau, Ballon, ont désigné sous le nom de rhumatismes, les douleurs qui affectent les interstices des jointures, les

(7) *Revue de Gascogne*, Bibl. mun., Rev. 93, t. 26, année 1883, p. 193.
— *Bibliographie de Barbotan*, par M. L. Couture, recteur de l'Inst. cath. de Toulouse, né à Cazaubon, 1^{er} sept. 1832, † 1902.

(8) Note de M. L. Couture.

épaules, les cuisses, les mains et les pieds, de même que les muscles. » (9).

Il reconnaît l'effet des boues en ce cas. « Il n'est point douteux que les eaux de Barbotan ne soient un remède tonique, puisqu'en effet les rhumatismes causés par le relâchement de la fibre guérissent tous, ou ils sont extrêmement radoucis par ce remède. » (10).

Malheureusement, à notre gré, il ne donne aucun renseignement sur les pratiques hydriatiques. Puis Garrelon nous fait une savante théorie sur la douleur, car, dit-il, « les douleurs, de quelle espèce qu'elles soient, étant le seul motif qui détermine les malades à se transporter à Barbotan, pour y cesser de souffrir..., il convient de prémunir le lecteur de certaines connaissances... » (11).

Il emploie le même procédé pour la stérilité des femmes, conséquence des « fleurs blanches », dues aux « ouvertures trop béantes » :

« On emploie avantageusement les bains et les étuves des eaux thermales, bitumineuses comme celles de Dax, ses boues; celles de Tersis, celles de Barbotan et ses boues; leur injection n'est pas d'un moindre avantage. » (12).

Mais notre auteur garde un silence prudent sur les techniques.

Relevons ce dernier conseil aux pléthoriques. Les bains et les boues : « étant chauds l'un et l'autre, ils raréfient infailliblement le sang, et que cette raréfaction contribue beaucoup à augmenter l'état pléthorique de ceux qui pèchent par trop de sang. En pareil cas, les bains et les boues doivent être précédés d'une ou plusieurs saignées, selon le besoin » (13).

Au total, Garrelon nous déçoit après un titre si prometteur. Ajoutons pour sa défense que l'expérience lui manquait !

(9) Garrelon, p. 23.

(10) Garrelon, p. 31.

(11) Garrelon, p. 36.

(12) Garrelon, p. 60.

(13) Garrelon, p. 17-18.

« Il est vrai que ne connaissant pas encore la propriété des bains et des boues de Barbotan; où je me suis transporté cette année pour tâcher de les développer, je me suis réservé d'en parler plus au long et séparément : voici ce qu'à ce sujet j'ai appris sur le lieu même. » (14).

Nous avons ainsi quelques détails sur les bains :

« Monsieur de Barbotan « joint » les qualités du plus honnête, du plus poli et du plus humain gentilhomme. Il partage également le provenu des droits avec Monsieur Darblade. Chacun a son fermier pour loger les baigneurs. » (15). La bonne entente règne.

« Il y a maintenant « six petits logements » renfermant une baignoire, où l'on se baigne l'un après l'autre. » (16).

Barbotan possédait déjà l'avantage très estimé des baignoires à eaux courantes : « Les eaux de la source-mère sont reçues dans un réservoir fait pour cela, lequel, par autant de tuyaux qu'il y a de baignoires, fournit à chacune abondamment de quoi baigner les malades. » (17).

Les bains sont toujours à « deux cens pas » des boues. Sur les trois réservoirs de boues, un seul est utilisé par vingt-cinq ou trente personnes à la fois, « selon le nombre des malades ». Les bains « sont délicieux et l'on s'y trouve si bien, qu'on y pourrait dormir sans incommodité plusieurs heures de suite » (18), mais les boues ne se pratiquent « qu'en été et aux jours chauds seulement » (18). Malgré cette installation sommaire, les guérisons s'opèrent : « Ceux qui y viennent boiteux cessent de clocher; on y quitte tout baton, toute potence. Les membres les plus contournés s'y redressent, les douleurs et les rhumatismes les plus invétérés y prennent fin. » (19).

(14) Garrelon, préface.

(15) Garrelon, p. 8.

(16) Garrelon, p. 10.

(17) Garrelon, p. 10.

(18) Garrelon, p. 11.

(19) Garrelon, p. 9.

A notre grand regret, maître Garrelon ne donne aucune précision sur ces miracles. Qu'importe ! La renommée des sources s'étend. On y voit accourir de toutes parts, et en foule, des personnes de toutes conditions, pour y puiser la santé : « J'y ai vu non seulement des Français des plus reculées provinces, mais encore des Espagnols, des Anglais, des Irlandais; j'y ai vu enfin des personnes des divers Royaumes de l'Europe. »⁽²⁰⁾.

(20) Garrelon, p. 9.

CHAPITRE III

A.-J. DUFAU

Nous connaissons Antoine-Jean Dufau, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, par ses travaux manuscrits et son livre sur Barbotan. Ce dernier s'imprima en 1785, avec l'approbation et sous le privilège de la Société royale de médecine⁽¹⁾.

Les mémoires furent adressés à l'Académie de Bordeaux, en réponse à des questions posées. L'association fut ainsi l'inspiratrice de nombreuses recherches scientifiques ou médicales. Elle existait dès la fin du xvii^e siècle sous le nom de « Société des gens de lettres ». Sollicité en 1708, le titre d' « Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux » lui fut accordé par autorisation royale de 1712.

En 1714, le duc de La Force, premier protecteur de l'Académie, fonda un prix annuel, médaille d'or et 500 livres. En 1716, un prix d'anatomie est créé par Montesquieu.

Ces prix, avec quelques autres, entretiennent une vive émulation non seulement dans la région bordelaise, mais dans toute la France et à l'étranger (Angleterre, Allemagne, Italie, Suède, Russie, colonies, etc.).

Parfois plus de vingt dissertations sont envoyées pour le prix, qui apparaît à beaucoup de savants, même étrangers, comme une glorieuse consécration. Elle possédait des collections et une bibliothèque importante dans l'hôtel de Jean-

(1) Extrait des registres de la Société royale de médecine, séance du 16 avril 1784 (Dufau, p. xix).

Jacques Bel, aux allées de Tourny, légué par celui-ci en 1739. La bibliothèque constitue l'un des principaux éléments de la Bibliothèque municipale de Bordeaux.

Reconstituée après la Révolution en 1796, elle continue encore sa glorieuse existence.

Parmi les membres, au XVIII^e siècle, nous relevons : Montesquieu, Tourny, d'Argenson, le maréchal de Richelieu, le duc de la Force, l'abbé Baurein, de Borda, etc.

Elle possédait aussi des membres associés et correspondants : Lacépède, Voltaire, du Tillet, Lalande, Réaumur, Buffon, d'Alembert, etc.

Les médecins y étaient fort nombreux, et A.-J. Dufau y figurait en bonne place.

Les sujets de prix et d'études furent des plus variés : scientifiques, économiques, mais une place toute spéciale fut faite à la médecine et aux eaux minérales.

En 1739, l'Académie posait cette vaste question : « De la chaleur et de la froideur des eaux minérales. » Nous avons eu avec Chesneau un aperçu des idées.

Trente ans plus tard (1769), l'Académie demanda : « Analyse des eaux minérales. »

Dufau, pressenti, accepte d'aller à Barbotan faire les expériences nécessaires. N'est-il pas le médecin le plus proche des sources ? Il exerce à la Bastide-d'Armagnac, à quelque quinze kilomètres. Trois ans après, l'Académie de Bordeaux donne lecture, en sa séance du 21 mars 1773, d'une « Lettre sur les eaux et les boues minérales de Barbotan ». Nommé membre correspondant le 21 mai, il était connu de l'illustre assemblée. Il avait en 1772 expédié un mémoire intitulé : *Recherche sur les effets de l'air sur le corps humain* (2).

En 1774, nommé commissaire par M. l'Intendant de la généralité d'Auch, il donna une série de travaux « sur la maladie des bêtes à cornes, sur l'épizootie des provinces méridionales » (1774-1775) (3).

(2) Manuscrits Bordeaux, 828-VII, 11.

(3) Manuscrit 828, VII, 7, 8, 10.

Le manuscrit sur Barbotan intéresse directement notre sujet. Nous allons essayer d'analyser les passages principaux.

Dufau attaque violemment l'usage qui est fait des bains à Barbotan. Il nous fait de l'art médical en général un tableau impitoyable :

« Nous sommes obligés d'avouer, à notre humiliation, qu'un aveugle tâtonnement, que l'empyrisme et l'ignorance ont présidé seuls à l'application des secours précieux que nous offrent les bains et les boues de Barbotan, le hasard des faits mal vus, l'opinion d'une stupide populace, voilà, messieurs, les titres qui en ont fixés le prix, des dogmes vagues, quelques preceptes généraux ont été jusqu'ici nos guides, et telles sont encore les bornes qu'aucun praticien, que je sache, n'a été tenté de franchir. » (4).

« M. Castelbert et un autre auteur latin ont, m'a-t-on dit, parlé sur le sujet, mais leurs productions ne sont pas parvenues jusqu'à moy. » (5).

Cette note nous laisse entrevoir la difficulté des échanges. Chesneau est un auteur latin, et Garrelon, publié vingt ans avant, est inconnu. Dufau réparera cet oubli quelques années plus tard. Dans son livre sur Barbotan, il cite avec précision Garrelon et il publie même quelques chapitres de Chesneau. La lettre à l'Académie se poursuit par la description sommaire des lieux. Rien n'a changé depuis Garrelon. Aucun progrès pour augmenter le nombre des baignoires. Le Bourbier est en plein air, un marais couvert de broussailles entoure la station.

Avec son ardeur habituelle, Dufau pénètre au cœur du sujet. Il entrevoit la difficulté de l'analyse des eaux, et en accuse ses prédécesseurs :

« La partie analytique sur laquelle il eût été moins long et plus aisé de faire des progrès a été cependant la moins

(4) Manuscrit 828, XXIV, 12, p. 2.

(5) Manuscrit 828, XXIV, 12, p. 2.

cultivée, le peu de goût de la plupart de nos médecins pour la chymie, l'espèce de mépris qu'ils affectent pour ses sectateurs, laissent le voile le plus obscur sur la nature des eaux. » (6).

Il rejette l'Ecole précédente. Il ignore ou feint d'ignorer les anciennes analyses. Dufau apporte à Barbotan les méthodes et les procédés modernes. La température est mesurée avec précision : « La chaleur des bains monte du trente au trente-deuxième degré du thermomètre de Réaumur. »

« L'eau, écrit-il, est transparente, légère, exale une odeur faible de foy de soufre refroidie, elle n'a aucun goût qui la différencie des eaux simples ordinaires, mais en la buvant à la source elle laisse sur l'organe une impression légèrement soufrée. » (7). La vue, l'odorat, le goût ne sont pas des juges assez précis. Ils doivent être contrôlés par des réactions chimiques indiscutables. L'Eau noircit les pièces d'argent.

« Si on étend un demi-gros de craye blanche soulée de la dissolution d'argent dans l'esprit de nitre sur une feuille de papier à filtrer et qu'on l'expose aux vapeurs qui s'élèvent de la surface du bassin, on remarque, après un certain interval, que cette craye perd sensiblement de sa blancheur. » (7).

Puis il conclut : « Il paraît hors de doute qu'il s'en exale continuellement un esprit sulphureux volatil, mais en si petite quantité qu'il se rend à peine sensible...

» Sur la nature des eaux, il en résulterait qu'elles sont très peu minérales, qu'elles ne contiennent aucun atome de fer, qu'elles sont très peu salines, qu'il n'y a point ou presque point de terre absorbante et que le tartre vitriolé ou quelque autre sel neutre analogue, et la sélénite sont les sels uniques qu'on y puisse soupçonner. » (8).

M. le Professeur Alloy, de la Faculté de Toulouse, à la

(6) Manuscrit 828, XXIV, 12, p. 3.

(7) Manuscrit 828, XXIV, 12, p. 3.

(8) Manuscrit 828, XXIV, 12, p. 6.

suite d'une analyse pratiquée en 1926, nous donne les conclusions suivantes :

« Eau thermale radio-active faiblement minéralisée très pure, d'après ses caractères chimiques.

» Sulfurée-calcique et magnésienne, silicatée, renferme des traces de bromure et de fer. » ⁽⁹⁾.

En rapprochant les résultats de ces deux analyses, nous sommes frappé par l'analogie du résultat essentiel : eau très pure, faiblement minéralisée, sulfurée. Pouvons-nous reprocher à Dufau d'avoir méconnu la radio-activité ? Il nie la présence de fer. L'analyse moderne nous en indique seulement 1 mg. 8 par litre.

Après cette analyse, tout à fait moderne par sa recherche objective, Dufau nous fait part d'une curieuse observation. Elle nous déçoit un peu chez cet esprit critique. Souvenir, sans doute, d'un temps où les médecins conseillaient « les fientes des animaux, spécialement celle de chèvres et celle de vache » pour guérir les tumeurs séreuses ou aqueuses, par exemple ⁽¹⁰⁾ :

« Je terminerai cet examen chimique par une considération qui, toute naturelle qu'elle est, a cependant échappé aux plus attentifs, c'est que la transpiration animale des corps nombreux qui se plongent dans ces boues, les matières fécales, les urines qu'on y rend avec la plus grande liberté, doivent les imprégner des différents principes dont les humeurs excrémentielles sont chargées. Circonstances qui, selon moy, doivent ajouter à l'énergie de leurs vertus. Aussi ces boues ne produisent-elles jamais des effets si marqués et si prompts qu'après qu'elles ont été longtemps fréquentées. » ⁽¹¹⁾.

Il est inutile d'ajouter qu'il abandonna rapidement cette idée.

(9) De Raquine, *La cure thermale à Barbotan*, p. 11,

(10) *Nouvelle chirurgie médicale et raisonnée*, de Michel Ettmüller. A Lyon, chez Thomas Amaulry, 1691, p. 90.

(11) Dufau, *Manuscrit*, p. 8.

Qu'est devenue cette ardeur de chimiste ? Dix ans après nous le retrouvons avec le même courage, mais les résultats se font attendre. « Il n'avait négligé aucune des expériences que le temps et les circonstances peu favorables, lui avaient permis de suivre... L'auteur, n'ayant pas été à portée de pousser ses opérations assez loin, pour déterminer d'une manière précise et satisfaisante, non seulement l'espèce particulière, mais encore la quantité et la proportion de ces principes avec l'eau qui leur sert de véhicule, a jugé à propos de supprimer cette partie de son travail. » (12).

Il espère répéter les épreuves avec une « nouvelle attention » et veut offrir « une analyse qui ne laisse rien à désirer » (13). L'absence de document nous laisse supposer qu'il n'atteignit jamais le but visé. Rendons hommage à sa persévérance et à son esprit scientifique. Il rentre dans la grande famille des chercheurs obscurs, qui préparèrent le chemin à notre chimie actuelle.

Mais, « quel est le praticien assez peu instruit pour regarder la chimie comme l'unique flambeau qui doit diriger ses pas dans une carrière aussi épineuse ? » (14).

Et Dufau, médecin avant tout, termine sa lettre par un aperçu clinique :

« Elles raniment par une réaction singulière leur force tonique. » (15). Avec beaucoup de justesse il cherche à comprendre leur action. Elles détruisent l'« éréthisme, le spasme local », et ramènent « les oscillations des vaisseaux à un moment régulier et organique » (15). Nous connaissons aujourd'hui cette action des bains chauds, et en particulier des bains thermaux, que nous ne saurions trop recommander. Une bonne circulation artérielle est l'indice d'une bonne santé : « Le cours égal et uniforme des fluides, harmonie qui caractérise la force et la santé des corps animés. » (15).

(12) Dufau, *Recherches sur les eaux de Barbotan*. Avis de l'éditeur, p. xxii.

(13) Dufau, p. xxiv.

(14) Dufau, *Recherches sur les eaux minérales*, p. 1.

(15) Dufau, *Manuscrit*, p. 9.

« Teles sont les riches productions de la nature qui ne doivent leurs célébrités qu'aux plus brillantes cures. Combien de tristes victimes leur sont redevables de la force et de l'agilité des membres dont le rhumatisme leur avait interdit l'usage; il n'est pas d'année que des malades rendus à la santé et à leurs fonctions ne laissent à Barbotan des monuments honorables de leur reconnaissance et de leur bonheur. » (16).

Mais les meilleures choses entre des mains ignorantes demeurent sans effet. Elles peuvent, dans certains cas, devenir dangereuses. Malgré certaines cures vraiment merveilleuses, tous ne sont pas guéris :

« Je ne dissimulerai pas que d'autres, moins heureux, se retirent sans en éprouver le moindre soulagement, quelques-uns même emportent des regrets amers d'avoir aggravé leurs maux; mais que d'abus n'y voit-on pas régner, il n'est quasi personne qui ne se croit affranchi des loys du régime. Le plus grand nombre ne quitte la table que pour se jeter dans le bain ou dans les boues; d'autres, trop prévenus de la nécessité des sueurs excessives, cherchent à s'étouffer sous le poids des couvertures et s'incendient à coup sûr. En général on insiste pas assez sur l'usage des bains, on les néglige trop comme préparations, très peu s'y disposent par les remèdes généraux, lors même qu'ils seraient les mieux indiqués. On exige aussi trop des merveilles de Barbotan. Ceux qui ne doivent leur douleur qu'au virus vénérien ou scorbutique voudraient y trouver, comme à la piscine miraculeuse, la fin de leurs souffrances. » (17).

Nous voici très loin de l'optimisme de Garrelon. Signe plus grave, le désordre règne, les moins qualifiés commandent :

« Parmi les étrangers qui se rendent à Barbotan, les uns y viennent sans conseil, les autres mal conseillés, chacun se

(16) Dufau, p. 12.

(17) Dufau, p. 12.

croit en droit non seulement de s'y conduire, mais même d'y diriger les autres. » (18).

Nous nous gardons bien de penser que Dufau ait noirci à dessein son tableau afin de rendre plus évidente la nécessité d'un médecin-inspecteur. Et avec juste raison il souhaite : « l'installation d'un médecin titré qui, résidant sur les lieux pendant le cours de la saison, fût chargé, sous l'autorité du ministère, de veiller à la sancté de tous les ordres de citoyens » (19).

Il ne s'agissait, d'ailleurs, que de rétablir une fonction déjà ancienne à Barbotan.

Une requête adressée en 1754 pour avoir le droit de porter un uniforme, nous montre le sieur Merle médecin à Barbotan (20).

Les médecins des rois avaient qualité de sur-intendant des eaux minérales (21). En 1603, Henri IV avait créé un poste de médecin inspecteur auprès de chaque ville thermale.

Acte de reconnaissance en souvenir des joyeuses parties qu'il fit dans sa jeunesse soit à Bagnères, soit à Barbotan.

La suggestion de Dufau suit son chemin. Les juges font preuve de grande compréhension et font diligence. Quelques années après, le Docteur Dufau devient médecin ordinaire de la ville de Mont-de-Marsan, inspecteur des eaux minérales de Barbotan, pour le plus grand bien de la population et des baigneurs. Il se met au travail, et, en 1783, il publie chez J.-B. Puynesge, imprimeur-libraire au Grand-Port, à Bergerac, les *Recherches théoriques et pratiques sur les eaux minérales de Barbotan, ses bains et ses boues; sur les différentes maladies auxquelles ces secours conviennent et sur les remèdes qui doivent leur être associés*.

Le livre débute par un recueil de 116 observations. « Quelle confiance méritera auprès des sages la théorie qui aura pré-

(18) Dufau, p. 1.

(19) Dufau, p. 3.

(20) Archives Basses-Pyrénées, C. 22.

(21) Dufau, p. x.

cédé l'observation ? » (22). Rompant ainsi avec le Moyen Age, il est « persuadé que le raisonnement doit céder à l'autorité des faits », et il ajoute : « J'ai cru, avant de me livrer à aucune opinion théorique, devoir examiner sans intérêt, sans préjugé, sans système, les changements sensibles que l'usage de ces bains produit sur la majeure partie de ceux qui y ont recours. » (23). Ce travail terminé, « chaque précepte sera l'induction que j'aurai tirée d'un grand nombre d'observations rapprochées, combinées et analysées avec la rigueur et l'impartialité d'un écrivain qui n'aspire qu'à la gloire d'être utile » (24).

Les eaux de Barbotan possèdent une action très nette sur l'état général. Tout d'abord « une sensation délicate, à laquelle succède un sentiment plus flatteur encore, celui de la force, de la souplesse et de l'agilité » (25). Ces phénomènes se traduisent par des modifications objectives : « le pouls, sans devenir plus fréquent, se renforce, l'artère frappe avec plus de raideur, les membres acquièrent plus de flexibilité » (26).

Dans le bain de boue, l'action est plus nette encore : « Les urines sont aussi abondantes, le pouls se concentre et bat avec plus de lenteur. »

Cette action cardio-vasculaire bienfaisante se continue après le bain et se manifeste pendant une heure environ par une rougeur de la peau et une sudation moyenne. Ces phénomènes régulateurs de la tension artérielle seront confirmés par les études du Docteur Leuret. Il cite dans sa communication à l'Académie de médecine, en 1908, deux cas d'hyposystolie dont la tension « s'est relevée en quelques jours à 12 centimètres de mercure, d'incomptable qu'elle était au début ». Par ailleurs il dira : « Seuls en France, au monde

(22) Dufau, *Recherches sur les eaux minérales de Barbotan*, p. 3.

(23) Dufau, p. 4.

(24) Dufau, p. xii.

(25) Dufau, p. 8.

(26) Dufau, p. 8.

peut-être, les bains de boue de Barbotan sont hypotensifs. »⁽²⁷⁾ Barbotan ne réclame pas l'hypertension artérielle, mais l'action thermale est toujours favorable⁽²⁸⁾.

Il se produit une stimulation de tout l'organisme : « On est plus dispos, plus gai, plus vigoureux..., l'appétit se réveille, augmente, les digestions se fortifient, le sommeil devient plus profond, plus calme. »⁽²⁹⁾.

Comme toutes les stations, Barbotan possède sa crise thermale. Elle se manifeste par une sécheresse de la bouche et une grande soif. Elle atteint plus particulièrement ceux qui multiplient précipitamment les boues ou en prolongent la durée. Elle se manifeste plus rarement par de l'aphonie, des céphalalgies ou coliques, présages de diarrhées.

Ces phénomènes nous sont aujourd'hui mieux connus. Un dosage convenable des boissons ou des bains permet de les atténuer d'une manière très sensible et souvent de les éviter.

« Des crises plus tardives sont le produit assez ordinaire des bains. »⁽³⁰⁾. Sueurs matutinales qui durent des semaines, diarrhées, flux dysentériques qui se terminent sans danger; ou ce sont des éruptions, que Dufau n'hésite pas à qualifier de « favorables », comme « pustules ou furoncles ». Pasteur a démontré l'origine des furoncles. Nous ne pouvons, avec Dufau, les considérer comme favorables. Ils étaient sans doute la conséquence directe de la mauvaise hygiène des bains.

En résumé, « les bains et les boues de Barbotan rétablissent l'énergie des forces vitales musculaires, donnent conséquemment plus de mobilité aux humeurs qui circulent et à celles qui sont stagnantes dans certains viscères lésés; ces deux propriétés, bien constatées par l'observation, sont la source des changements les plus utiles ou des catastrophes les plus malheureuses. »⁽³¹⁾.

(27) E. Leuret, *Traitement des suites de phlébites*, p. 14.

(28) De Raquine, *La cure thermale*, p. 9.

(29) Dufau, *Recherches sur les eaux minérales de Barbotan*, p. 10.

(30) Dufau, p. 13.

(31) Dufau, p. 16.

Sous cette forme un peu inattendue, nous reconnaissons les indications majeures de la station moderne de Barbotan.

Pour Dufau, les boues possèdent une action plus marquée, plus brutale. Une question préoccupe notre auteur. Y a-t-il dans le bain absorption ou transpiration ? Dans quel sens s'effectuent les échanges ? Pour lui, l'absorption l'emporte, la transpiration étant ralentie ou même supprimée.

Les eaux thermales radioactives et olygométalliques font de Barbotan la station des rhumatisants et des douleurs rhumatismales :

« Il est peu de rhumatismes qui résistent à l'action de nos bains et de nos boues, si on en excepte ceux qui sont compliqués de quelques virus, ou qu'une trop longue durée a marqués au coin de l'incurabilité. »⁽³²⁾ « Les douleurs les plus fixes et les plus anciennes résistent très rarement à l'action des bains et des boues. »

Nous avons sur ce chapitre de nombreuses observations. Elles sont classées selon la cause présumée de la douleur. Dufau distingue un rhumatisme spontané, accidentel, avec ou sans fièvre, traumatique, spasmodique, humoral, nerveux, critique, etc. Cette classification ne paraît plus répondre aujourd'hui à la clinique.

Dans certains cas de rhumatisme, les boues ne peuvent guérir : « Je ne confondrai pas ici les douleurs tantôt fixes, lancinantes et nocturnes, qui appartiennent proprement à la vérole ou au scorbut avec les douleurs vraiment rhumatismales. En avouant avec franchise l'insuffisance de nos bains et de nos boues pour opérer des cures radicales, j'ose annoncer leur utilité dans la liste des palliatifs. »⁽³³⁾

Nous apprécions aujourd'hui certaines cures thermales comme adjuvants précieux aux traitements spécifiques.

La goutte œdémateuse ou froide est justiciable d'une cure.

(32) Dufau, *Recherches sur les eaux minérales de Barbotan*, p. 21.

(33) Dufau, p. 49.

à Barbotan. Les malades des voies urinaires verront se rétablir l'écoulement des urines supprimées en facilitant l'expulsion des graviers. Barbotan, aujourd'hui, a perdu ces malades pour des stations plus spécialisées; cependant l'action des sources semble indéniable : « Au point de vue des urines il y a : polyurie liquide, diminution de l'acide urique, abaissement important de la valeur du rapport acide urique sur urée, abaissement de la glycosurie; enfin, l'urée du sang subit aussi une baisse générale. »⁽³⁴⁾.

La cure thermale est toujours favorable à l'albuminurie et au diabète, pour les clients qui en sont atteints et qui viennent faire une cure thermale pour phlébite, rhumatisme ou sciatique⁽³⁵⁾.

Les petits ulcères propres bénéficient remarquablement de l'action thermale. Les médecins actuels la conseillent en limitant l'admission des plaies variqueuses. Dufau manque d'expérience sur ce sujet; les eaux mériteraient d'être soumises à des épreuves nouvelles et bien dirigées. « Les eaux de Barèges lui semblent, écrit-il⁽³⁶⁾, plus favorables. » Puis il aborde le grave problème de la stérilité. Nous savons toute l'importance de cette question. Elle justifia bien des crimes dans l'antiquité. Les stations thermales françaises jouirent successivement des plus fabuleuses réputations à ce sujet. Qu'est-il advenu de la légende sur Barbotan ?

Dufau est catégorique : « Il serait déplacé d'attribuer aux eaux de Barbotan une propriété décisive. » Mais il reconnaît fort justement qu'un grand nombre de grossesses se sont terminées à la station de la façon la plus favorable.

Dufau termine par quelques propriétés particulières des eaux de Barbotan, que nous mettrions aujourd'hui à la première place : « Les gonflements variqueux des extrémités

(34) P.-A. Beaudiment, *Contribution à l'étude de la cure de Barbotan*, thèse Bordeaux, 1930, Conclusions.

(35) De Raquine, *La cure thermale de Barbotan*, p. 9.

(36) Dufau, *Recherches sur les eaux de Barbotan*, p. 131.

inférieures, les enflures œdémateuses ne résistent guère à leur efficacité. » (37).

Les bains et les boues de Barbotan, comme ces médicaments énergiques, ne doivent s'administrer qu'avec prudence. Les indications sont formelles : « On se tromperait grossièrement si on les regardait comme la piscine miraculeuse dans laquelle tous les malheureux viennent déposer leurs infirmités. » (38).

Il faudra interdire l'accès des bains aux hémoptysiques, à ceux dont la poitrine est délicate. Ils seront défavorables dans les « obstructions suppurantes. Une grande prudence sera recommandée aux malades dont les nerfs sont très délicats et facilement irritables. Les cancers seront éloignés. Dufau estime que les bains chauds ne conviennent pas aux tempéraments sanguins, bilieux, secs et mobiles » (39). Nous ne voyons aujourd'hui aucune raison d'écarter ces malades.

Par contre, la cure étant débilitante, il nous paraît nécessaire de ne pas envoyer des malades cachectisants, ou un rhumatisant très affaibli.

Les boues possèdent les mêmes contre-indications. Leur action étant plus énergique, il faudra redoubler de prudence et tâter la susceptibilité du malade en commençant par les bains d'eau minérale pure.

Sous l'impulsion du nouvel inspecteur, les propriétaires rivalisent pour améliorer les bains :

« Ces bains ont été récemment mis dans le meilleur état, on y a multiplié les commodités; on en a construit deux nouveaux. » (40).

Les agrandissements sont l'occasion de perfectionner la technique : « L'un est plus grand et plus chaud de deux degrés que les précédents, et l'autre n'a que 22° de chaleur. » (41).

(37) Dufau, p. 132.

(38) Dufau, p. 133.

(39) Dufau, p. 133.

(40) Dufau, p. 3.

(41) Dufau, p. 3.

Une installation permet de faire varier la température des bains du 20° au 32° degré Réaumur. « Mais, ajoute Dufau, des manœuvres aussi délicates ne doivent être proposées que par les Maîtres de l'Art. » ⁽⁴²⁾.

L'usage des bains partiels a été développé. Le « pédiluve » est très à l'honneur. Dufau lui consacre un chapitre entier. Il lui reconnaît de nombreuses qualités. Il est calmant, relâchant, tonique. Ce bain de pieds est dérivatif pour les organes « sous le bassin, et révulsif pour ceux au-dessus ». Il est rendu plus énergique par des frictions sur les jambes. L'indication, aux poitrines faibles et délicates, aux maux de tête, nous semble peu recommandée.

Mais le bain complet demeure pour Barbotan la thérapeutique essentielle. La température des eaux permet de le conseiller plus facilement. La pratique du bain vertical s'est conservée jusqu'à nos jours. Il présente l'avantage d'un massage uniforme sur les membres inférieurs, de pression équivalente à la hauteur de l'eau. Dans ce bain, appelé « universel », le corps sera plongé jusqu'au col.

La durée du bain n'a pas varié depuis Chesneau; de nos jours encore, elle est d'une demi-heure.

La douche, préconisée par Chesneau, avait disparu de l'arsenal thérapeutique. Dufau a fait établir un bassin surélevé afin d'ajouter à l'efficacité du traitement : « une douche artificielle, qu'on a ménagée en faisant monter l'eau des sources les plus chaudes dans un réservoir situé à sept pieds au-dessus de la surface du grand bassin par le moyen d'une pompe. C'est de ce réservoir que tombe une colonne d'eau dont il est facile de proportionner la masse à la nature du mal » ⁽⁴³⁾.

Comme adjuvant à la cure, Dufau conseille l'exercice modéré, la gymnastique, la danse — avec discrétion —, « ce plaisir, réservé à la fougueuse et brillante jeunesse, est trop

(42) Dufau, p. 177.

(43) Dufau, p. 198.

censuré par les Prudes et trop dédaigné par le ton du siècle » (44).

Malgré le travail accompli, il reste beaucoup à faire. Les eaux pluviales pénètrent dans le borbier et « énervent les vertus » des boues. « Il ne faudrait pour cela qu'encaisser un des bains et le couvrir d'une voûte solide, éclairée par deux croisées, à la faveur desquelles on renouvellerait au besoin l'air intérieur. La décence voudrait aussi qu'on divisât le bassin clos et voûté en quatre loges. » (45). Cette dernière remarque nous paraît aujourd'hui un peu surannée. Si utiles que soient les travaux préconisés, la réalisation s'avère difficile, « malgré les précieuses tentatives de MM. les Propriétaires ». Devant cette stagnation, Dufau fait appel à la générosité du Gouvernement.

« On n'eut pas le temps de faire ces améliorations, la Révolution éclata; la nation s'empare des eaux de Barbotan, et, en 1793, un agent national de Cazaubon, Pierre Laborde, les visite (8 floréal an II ou 28 avril) et déclare qu'il a trouvé dans un état déplorable les abris pour bains, boues et douches (46).

Vers 1828 seulement seront réalisés les vœux de Dufau, par Clair Joseph de Barbotan. Ainsi les bains entrent dans une ère nouvelle. Cette première restauration ne tarde pas à être suivie d'une seconde aussi importante en 1866. Il faut toutefois attendre la fin du siècle pour voir se réaliser d'autres travaux.

Actuellement, ces établissements thermaux gagneraient à être agrandis et modernisés.

(44) Dufau, p. 183.

(45) Dufau, p. 6.

(46) Abbé Escarnot, p. 283.

CONCLUSIONS

Deux tendances principales caractérisent l'évolution des eaux minérales de Barbotan aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles.

Le diagnostic se précise et se nuance, limitant chaque fois un peu plus les indications de la cure. Nous voyons diminuer progressivement le nombre des affections réclamées par la station.

En raison inverse de cette spécialisation, nous observons un perfectionnement de la technique. Les modalités du traitement augmentent. La gamme des ressources du thérapeute croît rapidement.

A la fin du ^{xvii}^e siècle, Dufau entrevoyait la possibilité d'un traitement et d'un régime particulier à chaque malade.

Voilà cent cinquante ans que ce vœu fut émis et sa réalisation est fort avancée: Nous la devons à cette armée de savants qui se sont mis au travail avec ardeur pour faire de Barbotan la station que nous connaissons : au docteur Deparsac, avec sa thèse remarquable de 1836; aux docteurs E. de Larbès, E. du Pasquier; à notre maître le professeur E. Leuret, qui fut un directeur médical si compétent; tout près de nous, en 1930, M. P. Cazaux, docteur en pharmacie, contribua à l'édification de l'œuvre par sa précise analyse sur la nouvelle source ferrugineuse. Le docteur Beudiment apporte son expérience dans sa thèse sur les effets de diurèse et de désintoxication dans la cure.

Enfin nous ne saurions dire tout le mérite qui revient à l'actif médecin de la station, le docteur de Raquine, toujours en exercice.

La Société des thermes de Barbotan s'efforça de donner

un cadre en rapport avec la science des maîtres qui s'associèrent aux travaux, en rapport aussi avec les qualités merveilleuses des sources.

Grâce à tous ces efforts, Barbotan est devenue station thermale moderne. Spécialisée dans les séquelles de phlébites, la jambe malade, varices douloureuses, les rhumatismes et les sciaticques, il lui a été possible de pousser la technique aux limites de la perfection et d'être, grâce à ses bains de boues naturelles, une station des plus importantes.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Reconnaissant envers mes Maîtres, je tiendrai leurs enfants et ceux de mes confrères pour des frères, et, s'ils devaient apprendre la médecine ou recourir à mes soins, je les instruirais et les soignerais sans salaire ni engagement.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir heureusement de la vie et de ma profession, honoré à jamais parmi les hommes; si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

VU, BON A IMPRIMER :

Vu : *Le Doyen,*
PIERRE MAURIAC.

Le Président,
M. CRÉYX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 4 juillet 1939.

Le Recteur de l'Académie,
G. BOUSSAGOL.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNOZAN et LAMARQUE. — Précis d'Hydrologie médicale. Doin, Paris, 1913.
- BEAUDIMENT. — Contribution à l'étude de la cure de Barbotan; ses effets de diurèse et de désintoxication. Thèse Bordeaux, 1930.
- BONNARD (avec la collaboration du D^r PERCEPICOL). — La Gaule thermale. Plon, Paris, 1908.
- CARRÈRE. — Catalogue raisonné. Rimont, Paris, 1785.
- CAZAUX. — Analyse de la source ferrugineuse de Barbotan-les-Thermes. Extrait du *Journal de médecine de Bordeaux*, 30 juin 1930.
- CHAPELAIN. — Lettres de Jean Chapelain, de l'Académie française, publiées par Ph. Tamizey de Larroque. Imprimerie nationale, 1880.
- CHAUDRUC DE CRAZANNES. — Annuaire du Gers pour l'an XII.
- CHESNEAU. — Discours et abrégé des vertus et propriétés des eaux de Barbotan en la Comté d'Armagnac. A Bourdeaux, par Pierre de la Court, 1629.
- COUTURE (Abbé). — *Revue de Gascogne*, 1^{re} série :
Tome XX, p. 344, 374, année 1879.
Tome XXVI, p. 195, année 1885.
Tome XLI, p. 401, année 1900.
- CREYX. — Les eaux minérales. *Journal de médecine de Bordeaux*, n° 1 et 6, 10 janv. et 20 févr. 1931, p. 7 et 159.
— Montaigne malade, médecin, hydrologue. *Journal de médecine de Bordeaux*, n° 19, 10 juill. 1933, p. 519.
- DESPARSAC. — Quelques considérations sur l'influence physiologique et thérapeutique des eaux salines sulfureuses de Barbotan (Gers). Rignoux, thèse Paris, 1856.

DUFAU. — Lettre sur les eaux et les boues minérales de Barbotan, 21 mars 1773. Manuscrit inédit. Bibliothèque municipale de Bordeaux, 828-XXIV-12.

— Recherches théoriques et pratiques sur les eaux minérales de Barbotan; ses bains et ses boues. J.-P. Puynesge, Bergerac, 1785.

DU PASQUIER. — Les boues minérales du Sud-Ouest de la France. C. Naud, Paris, 1902.

Eaux et boues minérales sulfureuses de Barbotan-les-Bains, Gers. Prosper Noubel, Agen, 1869.

ELOY. — Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne. Hoyais, Mons, 1778, 2 vol. in-4°.

Epîtres françoises des personnages illustres et doctes à M. Joseph Juste de la Scala, Hardenwyck, 1624.

ESCARNOT (Abbé). — Barbotan-les-Bains. Précis d'histoire régionale et locale. Imprimerie de l'auteur, 1904.

ETTMÜLLER. — Nouvelle chirurgie médicale et raisonnée. Thomas Amaury, Lyon, 1691.

FAUGÈRE DUBOURG. — Guirlande des marguerites dédiées à la ville de Nérac. Lefèvre, Bordeaux, 1876, in-8°.

GARRELON. — Essais physio-pathologiques sur la nature, les qualités et les effets des bains, des boues de Barbotan, 1755.

JOANNE. — Dictionnaire géographique de la France, Hachette, 1872.

La thérapeutique thermale française. Editions du Pays de France, Paris, 1937.

LARBÈS (de). — Barbotan (Gers), eaux et boues minérales. Doula-doure, Toulouse, 1872.

LE BRUN. — Traité des successions. Paris, 1775.

LEURET. — Communication à l'Académie de médecine sur la valeur thérapeutique des eaux et des boues de Barbotan-les-Thermes (séance du 14 janvier 1908).

— Traitement des suites de phlébites et des troubles de la circulation périphérique par les eaux de Barbotan.

LEURET. — Indications fournies par la tension artérielle sur le traitement des rhumatismes chroniques par les bains de boues

prolongés associés au bain carbo-gazeux à eau courante.
Pindat et Legrand, Mont-de-Marsan, 1909.

LIDANGE. — Mémoire présenté au Conseil central de salubrité du
Gers le 18 janvier 1834. Auch, 1904.

Manuscris de la Bibliothèque municipale de Bordeaux. 828, VII,
XII, XIII, XXIV. Inédits.

MARCHANT. — Recherches sur l'action thérapeutique des eaux mi-
nérales, Paris, 1832.

MERLE. — Requête du Sieur Merle, médecin des eaux de Barbotan,
à l'intendant d'Auch pour avoir le droit de porter un uni-
forme. Archives des Basses-Pyrénées, C. 22.

MONLUC. — Commentaires, publiés par P. COURTEAULT. Paris, 1926,
3 vol. in-8°.

MONTAIGNE. — Journal de voyage, publié par Louis LAUTREY,
Hachette, Paris, 1906.

— Essais. Pech, Paris, 1906.

NABOULET. — Cures de quelques visiteurs de marque à Bagnères-de-
Bigorre au xvii^e siècle. Thèse Bordeaux, 1934.

Notice sur Barbotan et ses eaux. *Annuaire du Gers*, Auch, 1831.

RAQUINE (DE). — Le bain carbo-gazeux naturel appliqué à Barbotan
au traitement des suites de phlébites. Destout, Bordeaux,
1911.

— La cure thermale de Barbotan. Legrand, Mont-de-Marsan,
1926.

— La cure thermale de Barbotan-les-Thermes. Baudelot, Paris,
1933.

Revue de Gascogne, 1^{re} série, XX, XXVI, XXXIV, XLI.

Sujets mis au concours par l'Académie de Bordeaux.

*Vade-mecum des indications et contre-indications de quelques
stations thermales.* Destout, Bordeaux, 1908.

